

Jean-Pierre OTTE



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Julien BESTGEN

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Né en 1949, Jean-Pierre Otte a déjà à son actif, outre des chroniques fort personnelles de journaliste, cinq romans, trois essais sur l'Ardenne et un album sur la Wallonie.

L'approche que voici se voudrait, tout simplement, partage d'enthousiasme : dans la foulée des critiques de France, de Navarre et d'ailleurs qui ont salué naguère le jeune écrivain.

Cet enthousiasme m'a fait relire d'un trait la trilogie que constituent *Le coeur dans sa gousse*, *Julienne et la rivière*, *Blaise Menil mains de menthe*, ainsi que *Nicolas Gayoûle* (sur nos « fêtes, fureurs et passions »), *Les gestes du commencement* (sur nos sources et sourciers) et *Celui qui oublie où conduit le chemin*, qui sont des voyages autour de sa maison et dans les villes.

Il faut posséder ces livres. Pour au moins trois raisons. Primo, ils concernent et transcendent nos racines ; secundo, la modernité et la rigueur de leur écriture sont poésie créatrice ; tertio, ils procèdent d'une nécessité intérieure qui est chatoiement, sève et saveur, cri de vie, fraternité.

Biobibliographie

La présente note bio-bibliographique s'inspire largement des ***Histoires du plaisir d'exister***, livret-cassette destiné à l'enseignement secondaire supérieur, éditions Plein-Être, (en collaboration avec RTBF-Liège), 1983. Ajoutons que l'auteur accepte volontiers de raconter et se raconter, notamment dans les écoles.

Naissance à Ferot-Ferrières, le 10 septembre 1949, à proximité d'une rivière qui s'écoule dans l'Ourthe ; *un passeur, le dimanche, passait les promeneurs d'une rive à l'autre dans sa barque de fer, comme le Charon d'un Virgile...*

Nombreux poèmes :

Les mots sont comme de petits outils dont tant d'autres avant nous se sont servis. Il fallait les reprendre un à un, leur rendre un tranchant...

En 1972, il épouse Myette.

Je redécouvre le monde au travers de la tendresse, de l'aménité, de la transparence, de l'affection d'une femme devenue ma femme.

De 1974 à 1978, Jean-Pierre Otte est animateur au château de Harzé.

En 1976, ***Le coeur dans sa gousse***, roman, éditions Robert Laffont. *C'est une fête du langage où l'on se trouve constamment entre le rêve et le concret.* (Gilles Pudlowski, le *Quotidien de Paris*)

En 1977, ***Julienne et la rivière***, roman, éd. Robert Laffont. *Dans ce conte de la Saint-Jean (...) les mots germent en alliances insolites...* (Monique Pétillon, le *Monde*)

En 1978, publie ***Wallonie aux couleurs de coq***, avec des photographies de Georges Larondelle, Éd. Duculot. L'auteur se fixe à

Bra-sur-Lienne, en Haute-Ardenne, dans un ancien magasin à grains qu'il a transformé et restauré.

En 1979, ***Blaise Menil mains de menthe***, roman, Éd. Robert Laffont. Ce roman constitue le troisième volet d'une trilogie du ressourcement.

En 1980, ***Nicolas Gayoûle***, récits et chroniques, Éd. Robert Laffont. *...on sent qu'il cherche à dire les grands mythes de l'histoire de l'homme.* (le Magazine littéraire)

En 1981, ***Histoires du plaisir d'exister***, qu'il conte, seul en scène, avec son accent, son rythme, devant *cette page noire du public plongé dans l'obscurité.*

Myette publie ***Faute de grives, on mange des merles***, Éd. Labor--Nathan. Quelque 150 recettes de cuisine choisies dans les souvenirs, dégustées sur la table des paysans, dénichées dans des cahiers de grands-mères.

En 1982, ***Les gestes du commencement***, récits et chroniques, Éd. Robert Laffont. *Il faut restituer à chacun la certitude d'exister exceptionnellement* (Jean-Pierre Otte).

En 1983, exposition d'aquarelles aux Beaux-Arts de Bruxelles.

En 1984, ***Celui qui oublie où conduit le chemin***, récits et chroniques, Éd. Robert Laffont. *On ne peut voyager loin si on ne sait voyager près* (Jean-Pierre Otte). En cours d'écriture : ***Genèse de l'amour*** qui constituera avec ***Nicolas Gayoûle***, ***Les gestes du commencement*** et ***Celui qui oublie où conduit le chemin***, un **quatuor de l'Enfer et la Joie**.

1985 : Les éditions du Perron (Liège) publient un album superbe, avec des photographies de Benoît Henry de Frahan, et des textes de Jean-Pierre Otte : ***Les paysages partagés***.

1987 : *Le ravisement*, roman, paraît chez Laffont.

1988 : Les éditions Bernard Gilson (Le Pré aux Sources), à Bruxelles, publie un recueil de poèmes et de proses : *Premiers émois*.

1989 : Publication de *L'éternel fiancé*, chez Laffont.

1991 : Les éditions Labor, dans la collection *Espace Nord*, rééditent *Blaise Menil, mains de menthe*.

Texte et analyse

Femmes à l'offrande

C'est le moment le plus intime de l'enterrement. Les hommes ont regagné leurs bancs. Les femmes montent à l'offrande, par l'allée centrale, silencieuses, à peine incurvées. Elles baisent la patère pure du bout des lèvres avec juste un peu d'haleine qui l'embue ; elles s'agenouillent, leurs robes se froissent et chuchotent ; elles se relèvent, tournent dans le chœur comme des compas, redescendent par les côtés latéraux, le visage baissé et beau. Les tuyaux de l'orgue font frissonner dans l'air, avec l'odeur absinthe de l'encens, des petites touches lumineuses d'un Renoir ou d'un Monet. Le mort est au centre, traversé d'un invisible vent noir, accosté de six cierges, six lances blanches dont le fer est une flamme.

Nous suivons des yeux chacune des femmes qui défilent et se fléchissent. Chacune de ces femmes qui intercèdent pour nous et participent du mystère, de la magie des êtres et des choses. Ces femmes qui, après nous avoir portés en elles, n'ont pas rompu avec nous un lien ombilical plus intérieur et continuent de nous nourrir, nous développer, susciter nos fureurs et nos passions, jusqu'à l'heure dernière, où elles nous accouchent, comme des enfants fragiles, dans le néant, la poussière des étoiles, la phosphorescence qu'on pressent au travers des os.

Comme on les aime et les adore ces femmes ! Elles sont fraîches, fortes, fertiles ! Leurs cous blancs comme une lampe posée, leurs bras blancs, leurs bras de lait, leur gorge lumineuse, leurs hanches rondes. Femmes en fleurs et en fruits, femme-fenil, femme-bouleau, agiles, alertes, belles comme du lait reposé :

ma femme est un cabri,
une ablette, une pomme d'api...

Elles sont voûtées, déformées par les grossesses, les encorbellements du ventre, le travail des champs et celui du ménage ; leurs mains sont potelées, plissées, usées comme la pierre de l'évier, leur visage est noble, avec l'empreinte des joies, des douleurs et des drames.

(*Nicolas Gayoûle*)

Le titre : métaphorique (les différents sens d'*offrande*).

Le thème : d'emblée, dès que *les hommes ont regagné leurs bancs*, l'enterrement se fait hymne à la femme, porteuse de vie autour du mort. C'est cela *le plus intime*.

La structuration de l'espace : *l'allée centrale ; le chœur ; les côtés latéraux ; les tuyaux de l'orgue ; le mort au centre ; six cierges, six lances...*

Les notions évocatrices d'incurvation, de courbe : *incurvées, patère* (où l'haleine qui embue est signe de vie), *tournent... comme des compas, se fléchissent, hanches rondes, voûtées, grossesses, encorbellements du ventre, mains potelées...*

Mais sans doute y a-t-il d'abord le mouvement même de l'*offrande*. De la vie à la mort, de la mort à la vie, les femmes *participent du mystère* ; « cycle » des générations, *elles nous accouchent... dans le néant*.

Le modèle sonore du mot femme en appelle d'autres : fraîches, fortes, fertiles, en fleurs et en fruits, femme-fenil, à commencer par l'offrande

Les luminosités : patère *pure*, touches lumineuses d'un Renoir ou d'un Monet (un vent noir mais invisible) lances blanches dont le fer est une flamme, phosphorescence, cous blancs comme une lampe, bras blancs, bras de lait, gorge lumineuse...

Voir aussi la célébration de la femme ailleurs dans *Nicolas Gayoûle* et/ou dans bien d'autres pages de l'auteur.

Comparer cet extrait avec telles pages d'autres écrivains d'Ardenne et de Lorraine. Exemple pour l'Ardenne : Omer Marchal (*Baptiste et le sanglier*, Éd. Fayard). Exemple pour la Lorraine : Hubert JUIN (*Les hameaux*, Éd. Marabout).

Choix de textes

Colin s'est assis près de lui, les mains aux chevilles.

Du café cuit en bruissant sur une pierre du feu. L'homme en verse dans un gobelet de fer-blanc, le tend à Colin qui le boit à petites lampées amères.

« Mais je ne suis pas un oiseleur de la tirasse et du courcaillet, un étrangleur de grives qui tend ses lacets autour des pois de sorbier... ! Je ne capture pas les oiseaux pour faire ripaille ou les vendre en prison d'osier et épinette... ! »

Il suspend ses paroles comme un vol de colvert sur les ajoncs, juste pour permettre à Colin, intrigué, de placer la question : « Pourquoi les capturer alors... ? »

Nicolas Gayoûle passe ses doigts dans sa barbe.

Le dimanche matin, à la ville, j'installe autour de moi mes cages d'osier écumantes de gazouillis et de trilles, de roulis de notes rousses, jaunes et bleues. Je dépose mon chapeau sur la pavée.

Quand mon chapeau est empli de monnaie jusqu'au bord, j'ouvre toutes mes gayoûles :

Bruants, bouvreuils, fauvettes, rousserolles et cochevis s'envolent, battent des ailes, chatoient et miroitent, s'assemblent au-dessus des têtes en nuage en tissant entre eux des trilles, avant de s'éparpiller, de se briser dans la lumière comme des fioles de couleurs...

Un long frémissement parcourt les gens assemblés : les ailes, un long moment, remuent en eux, battent fraîchement et sourdement dans leurs poignets, leurs poitrines, en les faisant frissonner au profond...

(Le coeur dans sa gousse)

À Ferot, on fauche, faux et vinaigre. L'herbe se couche en rideau dru sur le glissement argenté de la lame. On sent la tige dure des chardons, des cirses à pompons mauves. Les faux ont été fraîchement battues sur la tempe plate d'un moignon de fer. Les faucheurs descendent en demi-cercle dans les chevelures hirsutes. Contre leur ventre, cogne une corne ronde de génisse, où trempe la pierre à vinaigre. Le cercle des faux se resserre : le coup de genou, le coup de coude, la fourche, la sueur sainte, et ce qui se réfléchit n'est pas dissocié des gestes ni de l'épaisseur pure des épis.

À Lorcé, on fane, femmes et flouves. Nulle brise ne circule sur l'aire, sinon par moments, à hauteur des chevilles, une langue furtive. Un sirop lourd s'égoutte des sorbes. L'alouette des champs descend en chaque être comme une âme virevoltante et verte.

Dans les creux, les arrondis, les femmes retournent les foins avec des fourches et des râteaux. Une percale claire voile leurs chapeaux de paille; leurs jupes collent aux jambes. Parfois elles se retirent sous les feuilles, se mouillent le visage et la gorge, boivent à petites gorgées, s'éventent, écartent leurs cuisses sous leurs jupes pour que l'air frais lape la sueur.

On déplie les espaliers, les échelles des chars à foin. L'allégresse ! Les fenils féconds et les femmes comblées ! Avec une frénésie fraîche, la rentrée des foins lourds d'une odeur mêlée de marjolaine et de menthe !

Les villages sont vides, avec des gloussements de volailles, des reflets d'alun dans la lumière immobile.

Miroitements, martinets noirs.

Il y a une fenaison intérieure : un engrangement de paroles et de gestes. En chaque femme, un fenil. Bénies les femmes. !

(Julienne et la rivière)

Je porte en moi une maison disparue

Mon enfance et mon adolescence, entrecoupées par de fréquentes escapades à la campagne et un attachement fervent aux arbres, aux rivières et aux pierres erratiques des chemins, se sont réfléchies dans les vitres d'une ville se recomposant progressivement à l'intérieur de moi-même comme une sorte de Café voltaire encombré d'entêtantes conversations.

Les villes de mon enfance étaient plutôt des grappes de villages, des enceintes regroupées de quartiers repliés sur eux-mêmes ayant chacun leurs particularités. J'aimais Liège fraîchement lavée, éclatante, sonore, luisante de pluie, chargée de l'odeur des lessives et des feuilles tombées des marronniers obscurs. Liège des trottoirs bleus, des maraîchers, des poissonneries emplies de paroles de glace. Liège des vitriers, des rempailleurs, des marchands de poires, du laitier accompagné du tintement de ses cruches et ses bouteilles blanches. Liège des cinémas obscurs et chauds, emplis de chuchotements, où l'on projetait La Porteuse de pain ou Michel Strogoff, alors que s'étendait sur la ville une nuit rouge, une nuit bleue comme dans Chagall où l'on voit un couple de mariés s'envolant par-dessus les toits.

Je voudrais m'attacher à cette grande maison, aujourd'hui disparue, en bordure du boulevard de la Sauvenière, dont mes parents furent les

gérants. Maison morte, toujours pleine, quand la mémoire l'imagine, d'émotions et de mouvements, d'une odeur de marais et de dalles lavées, d'escaliers engloutis, de souterrains sonores, de corridors sous la pente des toits des chambres mansardées, où régnait une odeur de linge chaud et de châtaigne. Maison morte si étrangement présente en moi - composant un lieu indéfini d'investigation - quand le souvenir ouvre ses livres emplis de personnages grotesques et pieux, ses lanternes magiques et ses contes.

(Celui qui oublie où conduit le chemin)

Lorsque je pénètre dans la chambre à coucher, instinctivement, au passage de la porte, je me retiens de respirer. Je courbe la tête, je penche les épaules. Voûté, j'ai toujours l'impression de déboucher d'un couloir dans une alcôve, de me glisser dans un nid, un repaire douillet au fond d'obscurités galeries, dans une caverne, un antre sous la mer. J'ai la même sensation tous les soirs depuis une huitaine d'années et c'est chaque fois le premier soir - une sorte de cérémonie.

Minna allume la lampe de chevet, la recouvre d'un napperon de dentelle. À cette clarté diffuse, les angles disparaissent dans l'ombre et la chambre s'arrondit. Tel un grand coquillage. Les tapisseries, les étoffes chatoyantes vendues sur les murs, les meubles pris dans un léger tangage renforcent encore le sentiment d'un lieu à part, un gîte d'amoureux ignoré du monde.

Minna se dirige vers le miroir. Elle lève ses bras nus, retire les épingles et les peignes de ses cheveux qui s'éboulent en un flot blond et soyeux sur ses épaules. J'en perçois le bruissement confus.

Tandis qu'avec un bout d'ouate elle passe un lait démaquillant sur ses paupières, j'ôte mes souliers, me glisse dans le cabinet de toilette, me rafraîchis à l'eau froide. Ensuite je revêts un peignoir de tissu-éponge, reviens dans la chambre et trouve encore Minna devant sa coiffeuse.

La lampe se reflète dans le miroir et semble reculer les autres images. Minna elle-même paraît provenir d'une autre profondeur, d'une clarté aigue-marine. C'est comme si, dans le miroir, elle était accompagnée d'une soeur jumelle, imitant silencieusement tous ses gestes, une soeur énigmatique, un peu irréelle, et dont je ne sais rien.

Je croise ses yeux dans le reflet et Minna vient vers moi, me laisse la déshabiller. Je dégrafe sa robe, la fais couler le long de ses épaules, découvrant les formes arrondies, les lignes qui s'incurvent, un pays de blancheur.

Je me sens alors comme une suivante assistant à sa toilette, ému par les pulsations de sa féminité. À chaque fois que Minna s'immobilise, son visage s'emplit d'une lueur heureuse. Elle se couche près de moi et je l'enduis d'une crème de nuit. Sous mes paumes, la peau s'assouplit, le corps ondoie comme celui d'une nageuse.

Je lui parle du récit commencé, de Léopold désemparé à la mort du père.

— *Si ton personnage paraît sans épaisseur, dit Minna, si tu ne peux imaginer pour lui une aventure, alors emplis-le d'une enfance...*

J'ai de plus en plus la certitude que nous ne faisons que reproduire sous d'autres formes les événements qui ont marqué notre jeune âge. Le présent est un miroir sans tain et tout épanouissement personnel se mesure à la répétition spontanée des actes accomplis autrefois.

— *Ton enfance a été si capitale pour toi, ajoute Minna enroulée dans mes bras, travaille avec tes propres souvenirs : au fond, tous les enfants sont le même enfant.*

Je voudrais alors l'aimer comme une femme inconnue. M'approcher lentement, me couler contre elle, la câliner en fermant les yeux, la

parsemer de baisers, et m'enfoncer en elle comme dans la chair d'un abricotier, le corps rompu.

(Le ravissement, p. 41-43.)

Au bout d'un pré de colchiques et de crussiannelles, s'étale une courte plage de sable fin et de galets gris. (Mais ces galets, roulés et arrondis par les crues, arrondirent-ils, dans la jambe et le bras, le genou et le coude comme des oeufs de buis ?)

La rivière est douce-bleue, comme une longue pierre de lavoir, avec des éclats blancs, des cheveux de chènevières dans les pierres. Des jupons d'écume se déplissent sur des vitres limpides, sous lesquelles on aperçoit des cailloux clairs, des algues, des verroteries. Dans l'air émaillé de mouches légères et de taons, sous les tilleuls, l'eau dénoue des bracelets blancs jusque dans les joncs et les roseaux.

La jeune femme se penche sur la rivière, s'accroupit en découvrant, dans sa robe, une niche où luisent les cuisses plus douces que l'huile des lampes.

Elle ôte ses chaussures de chanvre, et ses pieds sont frais, museaux de chien, avec, près de la cheville, le tatouage rose de la bride, et des taches de gravier entre les orteils, où elle passe les doigts de la main, en délogeant les oeufs petits et noirs.

Alors elle met les pieds dans l'eau froide-bleue, et le sang, dans la jambe, fuit telle une truite, disperse des aiguilles de givre, s'étend à tout le corps en lui donnant chair d'épingles. Sous la fenêtre de l'eau, les pieds gonflent un peu, en se déformant, et on dirait des animaux d'albâtre.

La jeune femme revient dans les herbes de la berge. Elle jette des regards alentour. Il n'y a que le murmure de l'eau, des tintements

lointains de lustrerie, les tilleuls limpides. La femme se courbe sur elle-même, et ses mains vont, sous la robe, (les jambes s'y lient dans un nid de soie noire), retirer la culotte de coton. Une brise montée des anémones des bois vient lui effleurer le ventre.

Alors la jeune femme entre dans la rivière. Sous les pieds, elle sent des cailloux lisses, des museaux de mousse, parfois des pierres comme frottées avec des saponaires. Des algues à chair de grenouille se nouent autour de ses chevilles.

L'eau froide-bleue lèche la robe, la mouille, avant de monter dans les jambes et de glacer le genou.

Plus loin, à l'aisselle d'un champ de rhubarbes sauvages, la rivière écarte un bras blanc vers une île de mélilot. La jeune femme sent des ablettes ou des ombles frôler ses cuisses - un frisson. Quand les yeux observent cette ouverture d'eau douce frayée au gouet dans le cresson, il se fait, sous les paupières, des taches de son, des fruits qui brûlent bleus.

Sous la peau, se révèle lentement sa rivière de femme, glaçant les yeux d'une bruine d'oignons blancs - dans toute son évidence, une transparence de menthe.

La jeune femme est au milieu du courant et l'eau lui lèche le ventre de sa langue blanche. À partir des roseaux, des remous (de foulques ?) se déroulent à fleur d'eau. La jeune femme se sent défaillir : des petites aiguilles courent sous la peau. Elle tourne la tête vers le cresson : la lumière miroite et ce scintillement se reproduit dans les yeux...

(Premiers émois, p. 81-82.)

Sa maison est à l'écart, petite, ramassée, avec une salle étroite sous des voûtes blanches.

La lampe à pétrole fait un grand cercle moutonnant et mouvant : un rond qui bouge et entraîne autour un lent tourbillon d'ombre. Tout ceci est bien entendu propice au mystère et à l'avènement des choses intérieures. La lumière est ocre, limpide, presque dorée, couleur du vin des sables.

Elle parle sans hâte, à voix basse, près de la lampe, vêtue d'étoffe sombre. Sa vie a subitement été enveloppée d'un voile, endeuillée. Sous le voile, l'espace noir est inconsistant, comme une sorte de flottement continu, les yeux cherchent sans cesse à déchirer la trame serrée et s'emplier de lumière.

— *Lorsque l'on perd un être cher dit-elle, une part de nous-mêmes est inhumée avec lui.*

Elle décroise ses doigts.

— *La femme qui fut l'épouse fidèle, je ne suis plus celle-là. Elle m'est devenue étrangère, indifférente. J'ai pris de la distance. Comme si je n'avais pas été. Comme si ma vie avait été suspendue. Après sa mort, je suis restée sans ressources, vide, stupéfaite, incapable d'un geste, incapable d'une parole, et l'expression qui convient pour signifier mon sentiment, c'est : « Interdite de séjour ». Je me retrouvais seule, en proie à l'abîme, en proie à l'intimité dont je m'étais détachée, à ce désistement consenti comme une preuve d'amour. Il me fallait lentement, intimement, rétablir les liens très minces.*

Un matin, j'étais dans la cuisine, j'ai senti une rumeur d'abeilles dans ma chair. Un affaiblement presque silencieux, allant en s'amplifiant tel le bourdonnement incessant autour des fleurs ouvertes. Aujourd'hui encore, si je cesse de parler, si j'interromps mon geste, le bruit d'abeilles revient aussitôt m'étourdir la tête.

Je l'observe tandis qu'elle me prépare un lit sur le divan dans la salle étroite. J'aime son visage tranquille et le beau mouvement de son corps qui s'arrondit dans sa robe quand elle se penche. Elle me baise tendrement le front, disparaît dans sa chambre en emportant la lampe. Elle laisse la porte ouverte. Je fixe cette découpe obscure entre les chambranles et, au fond, la flaque mouvante et ocre de la lumière. Puis elle éteint la lampe. Je garde les yeux ouverts, tourné sur le dos, et je m'endors, le corps plein d'une fourchée d'herbes sèches.

(Paysages partagés.)

*S'en revenant d'un concert de perce-neige,
de crécelles sèches et de grelots,
(des truites de fer bleu
tintaient contre les abreuvoirs gelés),
ils laissèrent, dans la neige,
des lampes cassées. La maison,
où ils dormaient à bouche ouverte,
touchait au coeur par un couteau de l'horloge.*

(Premiers émois, p. 60.)

*Les oiseaux se déchirent,
derrière les tournesols tourmentés,
les cicatrices des géraniums.
Pourtant, les ronciers n'ont plus d'ongles.
Il y a trop de poèmes
qui sentent le bouleau brûlé !*

(Premiers émois, p. 60.)

Jean-Pierre OTTE - 22

*Le corps s'égare dans le corps,
se détache, jardin clos,
qui s'ouvre dans les yeux.
La pluie dorée des poires
ruisselle entre les doigts.
Les cheveux sont comme les herbes,
où se sont débattues les truites.
Il n'est rien à l'intérieur
qu'un pré de menthe. N'y va voir :
femmes vivent en aube, à fleur de,
quand le givre couvre le camail des coqs.*

(Premiers émois, p. 61.)

Synthèse

Les Hauts d'Ardenne

Au commencement étaient nos racines. L'oeuvre de Jean-Pierre Otte plonge d'emblée dans votre enfance campagnarde, aux sources inépuisables de votre parler maternel (roman, germanique ou autre, peu importe ici), dans les mystères d'un folklore vrai, immense, non pollué où les fables restent «les fruits transparents du langage» et où chaque existence porte en elle le fruit des millénaires.

Tous les êtres aimés dont nous venons sont là, ressuscités en des centaines de pages fidèles, ferventes : la lavandière, le cordonnier, le faucheur, le coiffeur du hameau, le fossoyeur, le meunier et la belle meunière, la *silhouette funambule* de l'allumeur de réverbères, l'accouchée dont la douleur n'était qu'une *joie trop forte*, l'adolescente qui te dit blanc parce que tu dis noir, les orphelins et leur force *au plus amer d'eux-mêmes* et ce gaillard *avec des petits yeux roses de goret et des oreilles décollées, qui, pour épater la galerie le lundi de la fête, s'est enfilé un verre de bière avec un poisson rouge dedans.*

Comme chez Breughel. Avec, aussi, le foisonnement de nos plantes et de nos bêtes : vèlage et volaille; oiseau mort que l'on trouve comme *quelque chose qui meurt en nous, une parole, un rêve frais*; grenouille : *de sa tête sortent deux gros yeux glauques, des yeux d'eau sale que couvrent, par instants, des paupières glabres.* En haut, la fumée du bûcheron élagueur, *volatile et bleutée comme les vols de palombes.* Et caetera. En un univers baroque et précis.

Parfois, rarement, il y a grivoiserie. C'est de l'émotion déguisée. Tout aussi rarement, il y a platitude dans le vocabulaire. Pour la même raison. D'autant que nous ne sommes pas faits de bois, Dieu merci. Mais il y a, surtout, une pureté. Elle court à travers l'oeuvre entière : *Ton intimité de femme, ta fraîcheur de femme me révèlent à moi-même, étendent le champ de transparence.*

* * *

À l'écoute du conteur

Pull rugueux et pantalon de velours, Jean-Pierre Otte se fait également volontiers barde et troubadour à la télévision. Plus simplement - au contraire d'un homme de lettres sur piédestal – il aime conter et se conter au soir à la veillée ou devant la jeunesse des écoles.

Écoutons-le évoquer les livres qu'il a lus, *démantelés et retournés dans tous les sens*. Trop de ces ouvrages sont noirs, désespérés, *peu fertiles, idiots finalement*. À l'image d'une société qui croule. Elle croule parce qu'elle renie à la fois la famille, la femme, le père et le *notre père*. Elle croule parce qu'elle engloutit les arbres, les fleurs, les blés et les saisons. Elle croule, ajouterai-je, parce que meurent de faim – par millions – des enfants comme les nôtres.

Vers ce dilemme : la bombe atomique ou l'exemple d'un saint François, qui fut *du côté de la vie* et professa la confiance.

La confiance, dira encore le poète, entrevoit dans le pourrissement des glands l'annonce des bourgeons. De même, elle sait que l'on peut aller plus loin à l'intérieur de soi en surprenant la course d'un lièvre qu'en piétinant la lune.

Une illustration : comme chacun de nous, l'écolier Jean-Pierre Otte apprit ce que sont des triangles semblables. Il dit : *si vous agrandissez, même d'un rien, un côté d'un triangle, vous devez agrandir aussi les deux autres*. Ainsi en est-il de la condition humaine : *dès qu'il y a le moindre progrès quelque part (par exemple en toi), l'univers entier devra bien finir par se mouvoir en avant*.

* * *

Le mystère magnifique de la vie

Reste l'essentiel : l'oeuvre, l'écriture : *le mot n'est, dans la langue, que la gousse sonore d'empreintes, d'odeurs et de saveurs de la chose qu'il exprime*. Ou encore, *d'une vallée à l'autre, la langue change de timbre, de sonorité, d'éclat, de couleur*. Plus loin le mot aspire à s'envoler dans l'air comme le bouvreuil avec ses ailes couleur de bogue brûlée par le gel. Ou, *tel un leitmotiv, c'est le silence qui « nous affine, nous modifie, nous relie à cet instant originel où l'on était un peu d'eau et d'argile au creux de la paume d'un dieu »*.

Puis, à nouveau, cet attachement au sol, aux labours, aux outils pour nos mains, au lent déroulement liturgique des saisons, avec le bruit exact de la neige et de l'orage. Nos champs de blé ? Ils ont *de l'or dans les entrailles*. Le printemps qui perce ? *Si on collait son oreille contre la terre, on entendrait des bruissements, des raclements de racines*.

Sagesse paysanne : *on porte son âme sur son visage; il y a une fenaison intérieure*. Amour : *bénies les femmes*. Lucidité : *ton passé ne cesse d'être présent et permanent, pareil à des braises dans les cendres avec leur rougeoiement et leur emprise sur les sens*. Bonheur : *toute la liberté du monde est dans la limitation des besoins, la transmutation des désirs en dons*. Et l'âme est tel un fruit où *l'immensité s'immisce et se*

mêle comme l'eau au levain. C'est que l'invisible vient du visible et qu'en ses battements biologiques, ton corps récapitule le monde.

L'oeuvre de Jean-Pierre Otte est une lutte généreuse contre notre époque de grande médiocrité et de désordre, où la plupart en sont réduits à s'enrichir et à s'empiffrer. Son appel : *l'écrivain en temps de crise est celui qui est du côté de la vie, de la confiance, de la liaison. Il professe l'espérance.*

Julien BESTGEN